



# Imprimer Babel: l'aventure des livres polyglottes

Depuis l'apparition de l'art typographique au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, grâce à l'ingénieur Gutenberg, certains livres se sont, au fil des siècles, distingués tout spécialement par leur pratique simultanée et virtuose de plusieurs langues sur les mêmes pages, matérialisant en quelque sorte le vieux mythe biblique de la Tour de Babel. Car le polyglottisme peut être livresque, occasionnant des ouvrages souvent surprenants et admirables, qui comptent parfois parmi les plus grands joyaux typographiques jamais sortis de presse. Sans prétendre livrer une histoire du livre polyglotte (qui, à ce jour, est encore à écrire), attardons-nous sur quelques-uns des plus fameux de ces livres babéliques publiés du XVI<sup>e</sup> au début du XIX<sup>e</sup> siècle, période qui fut à la fois le moment fondateur et l'âge d'or de ce type d'ouvrages.

On peut se demander quelles raisons ont poussé éditeurs et imprimeurs à vouloir confronter de deux à plusieurs dizaines de langues sur les pages d'un livre imprimé (ce qui représente un exercice typographique et éditorial complexe et coûteux)? En examinant ces ouvrages, trois pistes semblent se dégager: l'étude et la recherche du savoir (notamment sur les textes saints), la pédagogie et l'expression du pouvoir. D'une certaine manière, c'est à la Bible que l'on doit l'émergence même du livre polyglotte, au III<sup>e</sup> siècle de notre

ère. Alors que le texte biblique circulait à travers tout le bassin méditerranéen, dans ces versions parfois très différentes, le besoin de stabiliser les Ecritures saintes impliqua de revenir aux sources et de confronter ces textes dans leurs différentes langues (l'hébreu et le grec): l'exégèse biblique était née. Considéré comme son père fondateur, l'austère théologien Origène (un Père de l'Église qui n'hésita à se châtrer lui-même pour échapper aux tentations de la chair) mit au point vers 245 un recueil baptisé *Hexaples* (du grec ἑξάπλῃ, «s sextuple»), formant la première



III. 1. « Bible d'Alcala », 1514, l'un des premiers livres polyglottes imprimés. Ancien Testament, Genèse, chapitre XI (Tour de Babel).

«édition polyglotte» de la Bible. L'œuvre confrontait six versions différentes: le texte consonantique hébreu, sa translittération en caractères grecs et quatre traductions grecques (la fameuse «Septante», établie d'après la tradition à Alexandrie vers 270 av. J.-C., sur ordre de Ptolémée II, et les versions de trois autres traducteurs du II<sup>e</sup> siècle). L'objectif était de fournir aux prêtres et moines chrétiens des éléments philologiques dans les querelles pouvant les opposer aux Juifs quant à l'interprétation des Saintes Ecritures. En dépit de son importance et de son emploi par saint Jérôme en personne, le texte des *Hexaples* (qui aurait représenté près de 6000 pages) fut perdu assez tôt: la principale (ou unique?) copie intégrale, conservée dans la bibliothèque de Césarée, fut détruite lors de l'invasion musulmane en 638. Après que plusieurs humanistes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles eurent travaillé sur des fragments ou copies partielles, l'érudit moine bénédictin Bernard de Montfaucon livra en 1713 la première véritable édition du texte d'Origène ressuscité. L'apparition de l'imprimerie permit l'essor du livre polyglotte, qui était presque impossible à envisager dans les ateliers de copistes du Moyen Age. La Renaissance marqua de ce fait une nouvelle phase de reconquête et d'études des Ecritures saintes, avec le lancement, dans les années 1510, de plusieurs projets plurilingues ambitieux, dont le plus important vit le jour à l'Université d'Alcala, en Espagne. Le fondateur de cette institution, l'érudit cardinal Francisco Jiménez de Cisneros, considérait comme indispensable l'étude des sources hébraïques et grecques de la Bible. Rassemblant

un nombre important de manuscrits dans les trois principales langues bibliques, il convia les meilleurs philologues du temps pour les étudier. Entrepris en 1502, ce travail titanesque dura au final quinze ans, regroupant, sous la direction de Diego Lopez de Zuñiga, de brillants hellénistes, ainsi que des érudits judéo-convers (les seuls capables d'apporter une connaissance de l'hébreu, langue alors officiellement interdite en Espagne). Le but n'était toutefois pas de remplacer la Vulgate (la traduction latine de saint Jérôme), ni même de la corriger (ce qui aurait pu entraîner une accusation d'hérésie): sans «rien changer aux leçons communément attestées par les manuscrits anciens», les versions en hébreu et grec ne visaient qu'à donner un éclairage supplémentaire, mais en aucun cas «supérieur» à la version de saint Jérôme. Cette directive ne fut pas sans poser quelques problèmes devant tel ou tel passage de la Bible latine créé par la tradition médiévale et totalement absent des sources antiques: on se contenta alors pudiquement de les traduire en grec, comme s'ils avaient toujours existé... Achevés d'imprimer entre 1514 et 1517, les tomes de cette grande «Bible d'Alcalá» formèrent la première édition polyglotte complète des textes bibliques (affichant côte-à-côte, pour l'Ancien Testament, l'hébreu, le grec, le latin et le chaldéen), en même temps que l'un des tous premiers livres plurilingues jamais imprimés. [III. 1] On vit paraître, dans les deux siècles qui suivirent, quelques autres Bibles multilingues. Dès 1568, la «Bible d'Alcala» étant devenue rare, les théologiens ►



III. 2. «Bible de Plantin», 1572, page de titre.



III. 3. Comenius, *Orbis sensualium pictus*, 1666 (première édition avec l'italien), chapitre 96 consacré au vocabulaire du livre.



III. 4. Bodoni, *Oratio dominica*, 1806, versions en phénicien et en farsi.

de la Contre-Réforme voulurent riposter aux travaux philologiques des Protestants en donnant une nouvelle édition encore améliorée, avec le soutien du très catholique roi d'Espagne Philippe II. Le projet fut mené dans les Flandres espagnoles, plus exactement à Anvers, sous la direction d'un imprimeur de génie, Christophe Plantin, spécialiste des polices «exotiques». Au terme de quatre années de travail des meilleurs philologues et théologiens européens, les huit volumes de la *Biblia Sacra, hebraice, chaldaice, graece et latine* (aujourd'hui connue comme la «Bible de Plantin») fournirent les textes saints non plus en quatre, mais en cinq langues: latin, grec, hébreu, syriaque (dialecte issu de l'araméen parlé par Jésus et les Apôtres) et chaldéen. [III. 2] Bien que soutenue par la Couronne espagnole et offerte au pape, cette Bible fit grincer quelques dents à Rome, où ces travaux érudits étaient parfois accusés de révisionnisme et de blasphème envers la sacro-sainte Vulgate. C'est d'ailleurs du monde anglican que vint la dernière grande édition polyglotte biblique: sous la direction de l'orientaliste Brian Wal-

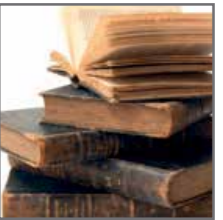
ton, la «Polyglotte de Londres» (1655-1657) parvint à réunir neuf langues, apogée du genre!

Les études bibliques n'étaient certes pas le seul champ de la connaissance à faire appel aux impressions polyglottes. Parmi les ouvrages les plus utiles au travail de l'humaniste figuraient en bonne place les premiers dictionnaires, qu'ils soient bilingues ou plurilingues. Au nombre des pionniers de la lexicographie érudite moderne, il convient de distinguer le travail titanesque des imprimeurs Estienne, actifs à Paris et Genève au XVI<sup>e</sup> siècle. Cette famille, véritable dynastie d'érudits, symbolise à elle seule la science philologique de la Renaissance. Imprimeur du roi pour le latin, le grec et l'hébreu, Robert Estienne mit au point un grand *Dictionnaire françois-latin, contenant les motz et les manières de parler françois, tourne en latin* (1539) et surtout son capital *Thesaurus linguæ latinæ* (première édition en 1532). Poursuivant le travail de son père, Henri II Estienne consacra douze années de labeur et de recherches à un grand *Thesau-*

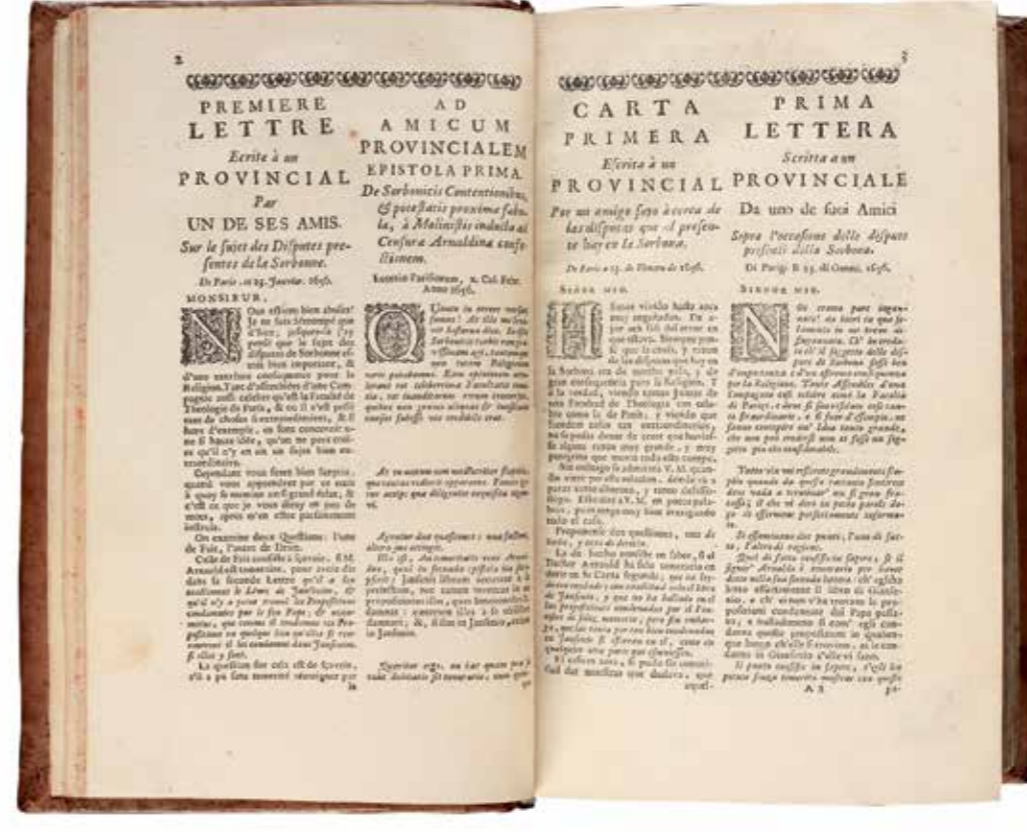
*rus græcæ linguæ* (1572-1573). Résolument moderne, cette érudite somme de lexicologie, un véritable thesaurus (à la fois «trésor» et «conservatoire») faisant alterner le grec et le latin, tenait à la fois du dictionnaire (avec des entrées rangées par ordre alphabétique, procédé encore peu standard) et du recueil de notes savantes.

Et comment mieux enseigner ou apprendre les langues qu'en les confrontant? Au XVII<sup>e</sup> siècle, le père fondateur de la pédagogie moderne, le grammairien morave Jan Amos Komenský (plus connu sous le pseudonyme latin de Comenius), s'intéressa de très près à la question de l'apprentissage des langues, mettant au point des ouvrages polyglottes destinés à la jeunesse. Publiée en 1631, sa *Janua linguarum reserata* («La Porte des langues déverrouillée») était un vocabulaire et guide de conversation contenant environ 800 mots et 1000 phrases, divisés en 100 chapitres. La réception fut époustouflante, de l'aveu même de l'auteur: «Je ne pouvais pas imaginer que ce livre pour enfants recevrait une telle approbation

universelle du monde lettré. Cela m'a été prouvé par le nombre de personnes me souhaitant chaleureusement le succès de mon livre, et par le nombre des traductions en langues étrangères. Ainsi, non seulement le livre a été traduit dans douze langues européennes, que j'ai vues moi-même (latin, grec, bohémien, polonais, allemand, suédois, hollandais, anglais, français, espagnol, italien et hongrois), mais également en langues orientales (arabe, turc et persan), et même en monghol, qui est compris dans toutes les Indes orientales». Persuadé que l'enseignant se doit éveiller l'intérêt de l'élève, notamment par l'emploi d'images, Comenius perfectionna encore son concept en livrant en 1658 son *Orbis sensualium pictus*, ouvrage en 150 chapitres thématiques illustrés, présentant les principaux mots d'usage en latin, allemand, français et italien. [III. 3] A la même époque parurent des guides de conversation polyglottes, comme le *Maître italien* du faux Florentin, mais vrai Champenois Jean Vigneron (qui se fit connaître à Paris sous le nom de «Giovanni Veneroni», affectant



III. 5. Soliloquium deiparæ virginis, 1721, avec fac-similé gravé du manuscrit runique.



III. 6. Blaise Pascal, Lettres provinciales, 1684, édition dite «des quatre langues».

même de parler français avec un accent italien!): ces ouvrages pratiques concourent d'impressionnantes carrières éditoriales, étant sans cesse perfectionnés et réédités jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le livre polyglotte connut également la faveur des cercles de pouvoir: ces volumes pouvaient en effet servir d'instruments de prestige. Sous la direction du génial typographe Giambattista Bodoni, l'Imprimerie ducale, puis royale de Parme produisit, entre 1768 et 1813, certains des plus beaux volumes plurilingues de l'époque, pour rivaliser avec les grandes imprimeries royales de Paris, Madrid ou Vienne. Dès 1775, le coup d'essai polyglotte de Bodoni produisit un chef-d'œuvre: pour célébrer les noces récentes du prince Charles-Emmanuel de Savoie, un volume richement illustré, les *Epithalamia exoticis linguis reddita*, sortit des presses, dé-

clinant des poèmes de félicitation aux époux dans les langues et alphabets les plus inusités, du guèze au géorgien, en passant par l'étrusque. Trente ans plus tard, Bodoni livra une édition de *Oratio dominica* (le Notre-Père) en 155 langues employant plus de 200 polices (dont la plupart étaient utilisées pour la toute première fois). [III. 4] La même volonté de prestige national se manifesta dans les brumes de l'Europe du nord, où le philologue Johan Fredrik Peringskiöld, membre de l'Antikviteskollegium de Stockholm, avait la charge d'exhumer et d'éditer le patrimoine littéraire oublié de son pays. Mais la Klassisk fornsvenska médiévale, ancêtre du suédois moderne, s'écrivait en runes. Aussi le savant dut-il proposer la première édition du *Soliloquium deiparæ virginis querulum, circa passionem Domini* (le seul manuscrit runique suédois connu) dans une quadruple version: l'original runique, sa transcription en

caractères latins, une traduction suédoise moderne et l'inévitable traduction latine destinée à diffuser le texte dans les milieux lettrés européens. [III. 5] Le polyglottisme n'était toutefois pas qu'un outil servile de propagande politique: il pouvait se transformer en une redoutable arme de communication et de contre-pouvoir. En 1679, après une période d'acalmie, la querelle de longue date entre le Roi-Soleil et le mouvement janséniste ressurgit, poussant ses principaux acteurs français à l'exil, principalement aux Pays-Bas. C'est dans ce contexte que resurgirent, sous une forme inédite, les *Lettres provinciales* de Blaise Pascal, vibrante défense des adeptes de Jansénius remontant à 1656-1657. Comme la polémique réactivée prenait une dimension continentale, l'éditeur bruxellois Eugène-Henri Fricx décida, en 1684, d'augmenter au maximum l'audience du pamphlet: son édition du pamphlet pascalien associa donc quatre

langues, ajoutant au texte original français des traductions «en latin par Guillaume Wendrock, Theologien de Saltzbourg. En espagnol par le Sr. Gratien Cordero, de Burgos. Et en Italien par le Sr. Cosimo Brunetti, Gentil-Homme Florentin». L'objectif était clair: frapper les monarchies catholiques (France, Italie, Espagne), tout en satisfaisant le public lettré du monde protestant grâce à la version latine. [III. 6] Joyaux de virtuosités typographiques, lieux de rencontres privilégiés de cultures et de savoirs conjugués, les livres polyglottes, demeurés souvent fort rares car objets de tirages limités, ont toujours été porteurs de textes, d'intentions et de symboles forts et particuliers: rien d'étonnant donc de les retrouver parmi les ouvrages-phares de la bibliophilie. Et qui sait? Nos modernes notices de montage d'Ikea, babels du bricolage, gagneront peut-être ce statut d'ici quelques centaines d'années! ■